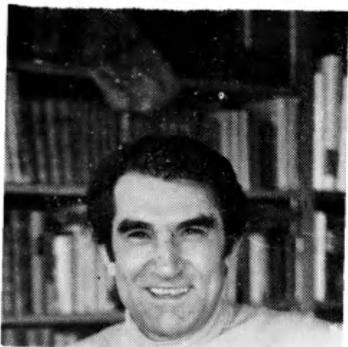


JCL Rouifan



**CONTES
ET POEMES**

**LES
NOUREDDINE ZAZA**



Kurde de Syrie et réfugié politique en Suisse depuis 1970, Nouredine ZAZA est un véritable héros du peuple kurde que les troubadours chantent de ville en village.

Docteur en pédagogie de l'Université de Lausanne et licencié ès Sciences politiques, il fonda le Parti Démocratique Kurde de Syrie ainsi que l'Association des Etudiants Kurdes d'Europe.

Ses responsabilités politiques lui valurent de connaître presque toutes les prisons et tortures du Moyen-Orient.

En 1960, le Procureur du Tribunal militaire de Damas requit contre lui la peine de mort. Mais une campagne internationale de presse et des pétitions, parties d'Orient et d'Europe, en particulier de Suisse, lui sauvèrent la vie.

Le pédagogue et le politicien est aussi écrivain. Il a déjà publié, en kurde, en turc, en arabe et en français des ouvrages littéraires, philosophiques, politiques et pédagogiques. Actuellement, Nouredine ZAZA est en train d'achever la rédaction de son Témoignage.

Marié à une Suisseuse - la journaliste Gilberte Favre -, il est père d'un fils, Chango Valéry.

BIBLIOGRAPHIE

EN KURDE:

Sivanê Kurd (réédité en Allemagne).
Serê Azadî (poème épique, épuisé).
Memê Alan (réédité en Suède).

EN ARABE:

Les Kurdes de Syrie et le chauvinisme arabe (épuisé).
La question kurde et la presse arabe (épuisé).

EN TURC:

La démocratie et l'éducation.

EN FRANÇAIS:

Thèse de doctorat *Etude critique de la notion d'Engagement chez Emmanuel Mounier* (Librairie Droz, Genève, 1956).

CONTES ET POEMES KURDES

écrits ou recueillis par
NOUREDDINE ZAZA

Illustrations de Jeanclaude ROUILLER

Editions Peuples et Création

PREFACE

Entre les inventeurs d'histoires et les accoucheurs de l'Histoire, la séparation n'est pas totale, dit Claude Roy. Ici, nous sommes au cœur de la question. Nouredine ZuZa, docteur ès sciences sociales et pédagogiques de l'Université de Lausanne, a transcrit les contes de sa race et s'est courageusement battu pour elle.

Il a créé en 1957 le parti démocratique kurde de Syrie, pour sauvegarder une culture et une unité très menacées. Mais il a été emprisonné et même condamné à mort.

Le Kurdistan n'a donc pas d'existence politique propre, il n'existe que dans la résistance à l'oppression, dans la guérilla de Barzani et dans ses traditions culturelles. Ecrasez l'une, effacez les autres et le Kurdistan aura vécu. C'est à quoi s'emploient ses ennemis. « Il n'y a rien de kurde, rien ! » affirment-ils.

Mais le Kurdistan vivra.

Il convient pour sauver une culture, c'est-à-dire une identité contestée, d'aller à l'origine, d'aller vers le foyer de cette chaleur: les légendes. Transmises oralement d'âge en âge, elles furent d'abord une incantation magique, un désir, un espoir qui, à force d'être répété, se réalisera. Elles sont nécessaires à tous les niveaux de civilisation, elles viennent de cette source éternelle où baigne toute vie. Si elles meurent, comme on le voit en Occident, même les pays les plus riches mourront de froid.

Car la langue distingue un peuple, peut-être plus encore que

ses frontières et ses religions. L'expression directe, populaire, est son génie.

Le trésor des contes de Noureddine ZaZa révèle l'âme particulière des Kurdes. Nous sommes au royaume de la bravoure, de l'amour et du défi. « Siyamend » évoque la haute montagne du Sipan, éclairée par un soleil noir. Le jeune berger Siyamend tire à l'arc, lance le javelot, monte à cheval comme tous ses camarades et mieux encore. Il galope avec le vent sur les plaines, empoignant un mouton, un veau ou un homme sans interrompre sa course. Il ravit, à la barbe des sept frères qui la lui refusent, sa bien-aimée Khadje aux yeux mauves et la cache dans une caverne. Très ingénieux, il réussit à rançonner les caravanes et devient le roi du pays. Mais trop passionné de chasse, il ne sait pas respecter l'amour d'un cerf pour sa femelle et le tue d'une flèche. L'animal, secouant ses bois, le pousse dans l'abîme.

Alors s'élève le cri de Khadje:

– O Sipan ! O rochers, monts et ravins !
ne me barrez pas la route !
Frayez-moi un chemin
Ouvrez-moi un passage
Que je rejoigne Siyamend !
et que je lui devienne une tombe
et non plus une épouse !

On le voit, la femme kurde est aimante et volontaire. Dans le poème « La déclaration d'une fiancée » de Djasmîn Djâlîl, elle est une rose sauvage: Si tu ne me touches pas, je ne m'épanouirai pas. Viens, cueille-moi, emmène-moi par dessus la montagne... Elle n'a pas peur de dire à ses parents: Je veux celui que j'aime.

Quant à l'homme kurde, il se montre toujours intrépide. Le « Canîp Yildirîm » de Noureddine ZaZa, au rythme fier et sobrement viril, l'exprime fort bien. Et la mère kurde est stoïque. Obligée de reconnaître la tête tranchée de son fils, tombée dans la neige,

la mère regarda loin
vers les montagnes
et répondit:
– Ce n'est que la tête d'un agneau
que Dieu protège les béliers
qui sont dans la montagne !

Ainsi se termine le chant épique du « Neveu de Moussa bey de Mokhtar ».

Mais l'humour ?

Il est tout entier dans le conte « Le Dieu et le fusil ». La nostalgie de la fontaine de Jouvence, de l'or enfoui ? Dans « La légende de Bingol » et « La tombe blanche ». Et l'astuce, l'intelligence ? Dans « Pivaz et Siro », les deux frères qui s'appelaient Oignon et Ail. La familiarité avec les bêtes, le don de les observer ? Ce secret que les peuples pasteurs possèdent plus que tous les autres, il éclate dans « La flûte de Tchéko »; elle réussit à faire grimper un bélier, chef de troupeau, sur une échelle verticale, malgré l'immense réserve de graisse contenue dans sa queue en éventail. On savoure ce détail, comme on s'attendrit de retrouver ici les deux rosiers qui fleurissent dans le ravin où sont morts Siyamend et Khadje, ce double miracle, ces plantes, ces arbres qui s'élèvent toujours sur le tombeau des amants. Mais deux papillons les survolent et l'étoile du Sipan s'est aussi dédoublée.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter aux Kurdes leur vrai pays: un Kurdistan reconnu dans toute sa magnifique réalité.

S. CORINNA BILLE

CONTES

Le Chien et l'Homme

Il y a très longtemps de cela, le chien, comme tous les animaux sauvages, vivait seul dans les forêts et les bois, sans compagnon ni ami.

Un jour, comme la solitude lui pèse, il se met en quête d'un ami, d'un compagnon avec qui il pourrait partager ses joies et ses peines. Et ainsi, toute la journée, il parcourt la campagne. Vers le soir, il rencontre le lapin et lui demande :

– O, petit lapin ! ne voudrais-tu pas devenir mon ami et vivre avec moi ?

– Oui, pourquoi pas ? répond le lapin.

Les deux nouveaux amis sillonnent ensemble la forêt et y trouvent un logis bien abrité pour y passer la nuit. A peine y sont-ils blottis que le lapin s'étend de tout son long pour sombrer dans un profond sommeil tandis que le chien reste éveillé. Vers minuit, il commence à aboyer. A ses cris, le lapin se réveille en sursaut :

– Qu'est-ce qui te prend d'aboyer ainsi ? lui demande-t-il. As-tu perdu la tête ? Ne penses-tu donc pas que le loup peut entendre ta voix, découvrir notre gîte, se ruer sur nous et nous dévorer ?

L'entendant parler ainsi, le chien devient pensif:

– Je me suis choisi un drôle d'ami, se dit-il. Il est bien craintif, ce petit lapin. Le loup doit être courageux. C'est lui que j'irai trouver pour en faire mon ami.

Sitôt dit, sitôt fait. Il quitte le lapin et va, par monts et par vaux, à la recherche du loup. Au bout d'un moment, il se retrouve dans un taillis, face à un loup. A la vue du chien, le loup fait volte-face et se prépare à décamper. Mais le chien l'interpelle gentiment et lui dit:

– Ohé, mon brave loup ! je vois que tu as l'intention de me fuir. Ne suis-je pas ton égal et digne d'être en ta compagnie ? Sache que je suis justement à ta recherche pour t'offrir mon amitié. Reste donc avec moi, devenons amis et vivons ensemble.

Touché par l'affabilité du chien, le loup se sent rassuré et se détend. Il se tourne vers le chien, l'examine attentivement de ses yeux lumineux et lui répond:

– Je te trouve aimable et sincère; j'accepte volontiers l'amitié que tu me proposes.

Comme la nuit était proche, le chien et le loup se cherchent un refuge protégé et sûr. L'ayant trouvé, ils y passent une partie de la soirée à se raconter des histoires et à faire des projets. Enfin, le loup, tombant de sommeil, s'endort brusquement. Le chien reste éveillé jusqu'à une heure avancée de la nuit, puis aboie. Aux cris du chien, le loup se réveille en frémissant et, furieux, dit au chien:

– Qui t'a demandé d'aboyer ainsi ? Si nous nous sommes donné tant de peine pour découvrir un logis, c'était pour nous préserver du danger de l'ours. Par tes aboiements, tu vas l'attirer sur nous.

Voyant la réaction du loup, le chien pense:

– Je croyais que le loup avait vraiment du cœur. Mais je me suis trompé sur son compte. En fait, il n'a ni force ni cou-

rage. Il a peur de l'ours et frissonne rien que d'y songer. L'ours, doit être fort et courageux. J'irai vers lui.

Le chien abandonne le loup et court battre la forêt et la campagne dans l'espoir d'y rencontrer l'ours. Il le voit près d'un vignoble et s'approche de lui avec ces mots :

– O toi, l'ours fort et intrépide ! Veux-tu que nous vivions ensemble pour partager les revers et les plaisirs de la vie ?

L'ours accueille avec sympathie la proposition du chien. Ils passent la journée à chasser et à manger. La nuit venue, ils vont s'abriter dans une grotte. L'ours choisit le fond de la cavité et s'endort sur le champ. Le chien reste à l'entrée et, comme d'habitude, tard dans la nuit, se met à aboyer. La voix du chien tire l'ours d'un profond sommeil et le fait tressauter. Tremblant de tout son corps, l'ours supplie le chien de se taire :

– Cesse d'aboyer s'il te plaît, sinon tu vas nous faire découvrir par l'homme. Si celui-ci t'entend, il ne manquera pas de nous surprendre et de nous tuer tous les deux.

– Ma parole ! s'exclame le chien en lui-même, ce mastodonte n'a pas d'estomac. Il a peur de l'homme. C'est l'homme qui doit avoir du courage. J'irai le voir sans perdre mon temps.

Il abandonne l'ours dans la grotte et court à la recherche de l'homme. Il explore les forêts et les bois, les taillis et les buissons pour le trouver en train d'abattre un arbre.

– O, homme ! devenons amis et vivons ensemble.

L'homme interrompt son travail, examine le chien avec bienveillance et lui sourit :

– Soit. Vivons ensemble et devenons amis. Viens, suis-moi, lui dit-il, plein d'assurance.

Et l'homme emmène le chien chez lui. Le soir, il se couche

et s'endort immédiatement. Mais le chien demeure éveillé et, vers minuit, commence à aboyer. L'homme continue à dormir. Le chien redouble ses aboiements. L'homme ne bouge toujours pas. Le chien reprend de plus belle. Alors, l'homme se réveille, sort de son lit, va vers le chien, caresse sa tête, ses oreilles et lui demande, avec douceur:

– Quelque chose ne va pas, mon ami ? Aurais-tu peur ? Te sentirais-tu seul ? Mais je suis là... Ah, je comprends, tu as sûrement faim. Patiente un instant. Je vais t'apporter à manger.

L'homme va chercher à la cuisine un plat rempli de morceaux de viande et de pain. Il le place devant le chien et retourne à son lit. Le chien se penche vers le plat, mange un peu de viande et de pain, puis se couche et s'endort.

Cette nuit-là, le chien devint l'ami de l'homme et ne le quitta plus jamais.

Qui ne craint pas sa femme n'est pas un homme.

La Flûte de Tchéko

Simko agha était un hobereau riche et puissant qui possédait d'immenses troupeaux de moutons, de vastes étendues de terres cultivables et de « zozans » (hauts pâturages alpins).

Une centaine de bergers et de domestiques travaillaient à son service. Parmi eux, Tchéko, dont le père, le grand-père et les arrière-grands-pères avaient déjà été bergers dans la famille de ce même agha.

Bien sûr, c'est avec son père que Tchéko avait appris son métier. Il fut d'abord aide-berger et à l'âge de quinze ans déjà, on le disait capable de remplacer son père. Tchéko était donc un berger de valeur. Mais c'était aussi un flûtiste de talent. En général, tout berger kurde doit savoir jouer de la flûte et sait en jouer, car il est bien connu que le mouton kurde est un animal délicat et sensible à la musique. Les Kurdes ne l'ignorent pas, eux qui, les premiers dans l'Histoire, ont domestiqué cette bête, ainsi que le cheval et le chien. C'est ainsi qu'ils établirent peu à peu un répertoire de mélodies destinées à leurs moutons.

Veut-on les sortir de l'étable ? Le berger prend sa flûte et se met à jouer l'air de circonstance. Veut-on les conduire à l'abreuvoir ? On leur joue un air différent. Veut-on encore leur assurer une paissance agréable ? On interprète une mélodie qui favorisera leur paissance. En vérité, un berger doué réussit à agir sur son troupeau avec la force d'un ensorceleur...

Tchéko était cet ensorceleur. Dès qu'il portait à sa bouche sa « Blûr » (flûte champêtre) et qu'il en sortait des airs enjoués et harmonieux, les moutons adoptaient aussitôt l'attitude qui convenait. Aussi, Simko agha était-il particulièrement content et fier de son berger et prêt à n'importe quoi pour le garder à son service.

Mais le temps passait et Tchéko grandissait. A vingt ans, il était devenu un jeune homme à la taille élancée, à la démarche fière et assurée du montagnard, aux épaules de lanceur de javelot. Son teint était hâlé, ses yeux noirs, grands, profonds et nostalgiques.

Simko agha avait une fille, Mujgan, connue pour sa beauté et convoitée pour sa richesse. Elle avait presque grandi avec Tchéko. Il y a quelques années encore, elle allait souvent l'écouter jouer de la flûte et y prenait un grand plaisir. Mais c'était tout. Elle ne s'était jamais attardée à contempler son physique autrement qu'avec les yeux d'une sœur. Et d'ailleurs, comment en aurait-elle eu l'idée, elle, la fille de Simko agha alors que Tchéko n'était qu'un pauvre berger de son père ?

Un jour pourtant, Mujgan avait quinze ans, elle avait levé les yeux et scruté ceux de son berger. A cet instant, les deux regards s'étaient croisés, puis unis. Les jeunes gens avaient oublié leur condition sociale et, subitement, s'étaient sentis liés à jamais. Tchéko avait fait un pas vers elle. Mais tout émue, Mujgan s'était retournée et, en courant, avait regagné la maison. Il n'empêche que ce jour-là, un grand amour muet était né entre Tchéko et Mujgan.

La fille de Simko agha avait tout d'abord eu honte de ce sentiment qui, brusquement, s'était emparé d'elle. Elle avait fait un grand effort pour le réprimer mais s'était vite rendu compte que c'était parfaitement inutile. Son amour était beaucoup plus fort que la raison, les traditions et les contraintes familiales et sociales.

Mujgan n'allait plus du côté de l'étable où Tchéko avait sa





hutte mais elle correspondait avec Tchéko par l'intermédiaire de sa gouvernante qui, le soir, allait contrôler la traite des brebis. Au début, la vieille nourrice s'était bien méfiée de l'intérêt que Mujgan témoignait à Tchéko. A un certain moment, elle avait même eu l'intention d'en prévenir son agha. Puis elle finit par comprendre que Mujgan était profondément amoureuse de Tchéko et que rien au monde, ni personne, ne pourrait l'en dissuader. Alors, elle avait accepté d'être leur confidente et de chercher une solution heureuse à ce problème.

Un beau matin, comme elle s'inquiétait de la santé de sa petite « Xatûn » (maîtresse) qui dépérissait de jour en jour, la nourrice se décida à dévoiler le mystère à Simko agha. Elle s'était mis en tête de le convaincre d'accepter le mariage de sa fille avec le jeune berger.

Entendant la vieille gouvernante lui parler ainsi, l'agha s'était emporté à tel point qu'il avait été prêt, à un certain moment, à aller abattre sa fille. Sa fille qui avait eu l'impudence de s'amouracher d'un vil berger ! Mais la fidèle nourrice s'était prosternée à ses pieds, le suppliant de se calmer et d'examiner sa proposition avec sang-froid. Alors, Simko agha songea à recourir à la ruse...

Il fit venir les « Rispis » (les sages du village) ainsi que les membres âgés de sa famille et leur dit :

« Je viens d'apprendre que ma fille et Tchéko sont follement épris l'un de l'autre et que le berger me fait demander sa main. Je veux bien la lui accorder mais à la condition que voici : Tchéko amène ses moutons devant la maison que je possède à côté de mon palais. De l'extérieur, je fais installer une échelle qui parviendra jusqu'à la terrasse. Tchéko montera sur la terrasse et, en jouant de la flûte, essaiera d'entraîner ses moutons par cette échelle.

Appelez le berger et proposez-lui mon défi. S'il accepte de le lever et réussit, ma fille lui sera donnée en mariage. S'il

échoue, je lui accorderai quelques heures pour quitter le village et aller si loin que mes yeux ne le voient plus jamais. »

Comme convenu, l'agha fait poser une longue échelle contre le mur. Les marches sont en bois de peuplier, minces et grossièrement taillées. On cherche Tchéko et on l'informe de la proposition de l'agha. Le berger devient grave et pensif. Il lève la tête et regarde la terrasse. L'échelle est d'une hauteur imposante et presque verticale. Il l'escalade et atteint la terrasse. Elle est très vaste et domine un merveilleux paysage. Tchéko ne s'attarde pas à le contempler. Alors qu'il redescend, l'échelle oscille et grince sous ses pas. Il a le cœur serré et des frissons traversent son corps. Mais pour l'amour de la belle Mujgan, Tchéko n'a pas d'autre alternative. Fixant courageusement l'agha, les « Rispis » et les villageois rassemblés autour de l'échelle, il leur lance :

« Oui, j'accepte le défi de mon agha. Soyez-en les témoins ! »

Puis il s'en va chercher les moutons. La foule, qui sympathise avec lui, ne le lâche pas d'un pas et l'accompagne. Profitant de cette occasion, l'agha ordonne à un de ses hommes de monter sur l'échelle et d'arracher les clous de l'une des extrémités de la dernière marche.

Aux sons de sa flûte, Tchéko amène les moutons près de l'échelle. Il se prépare à grimper. L'agha l'arrête et, sous prétexte que les moutons ne devraient pas le voir monter par l'échelle, le conduit à l'intérieur du palais et le fait descendre sur la terrasse par un balcon.

Le berger s'approche de l'échelle appuyée contre le bord de la terrasse. Il voit les fenêtres du palais, les moutons et la foule massée autour de la maison, tout en bas... Il aperçoit aussi Mujgan qui, d'une des fenêtres du palais, lui fait des signes d'encouragement. Les moutons ne cessent de bêler et de chercher leur berger. La foule est angoissée. Elle attend impatiemment que Tchéko se mette à jouer.

Le berger porte sa « Blûr » (flûte) à la bouche. Les yeux

fermés, il interprète l'un de ses airs les plus mélodieux et les plus émouvants. On croirait entendre les cris d'une mère agonisante appelant à son chevet les enfants qu'elle voudrait voir une dernière fois.

Tout autour, les montagnes, les vallées et les champs résonnent des notes magiques qui s'échappent de la flûte. Les hommes ont de la peine à rester en place car tout leur être est ébranlé et une force invisible semble les soulever vers le ciel. Troublés, les moutons se bousculent, lèvent la tête vers la terrasse et essaient de repérer l'endroit d'où viennent ces sons poignants. Quelques-uns se rapprochent de l'échelle, dressent les pattes de devant et les appuient sur la première marche. Ils font un effort pour l'escalader mais y renoncent. D'autres répètent le geste mais n'osent aller plus loin. Tchéko continue de jouer inlassablement.

Tout d'un coup, fendant la masse de ses frères, le bélier aux cornes plusieurs fois recourbées, le « Serépez » (le chef du troupeau) s'avance précipitamment vers l'échelle et, d'un bond, arrive sur les échelons.

Malgré l'immense réserve de graisse contenue dans sa queue en éventail, il réussit à atteindre la dernière marche. Il y pose ses pattes. La terrasse est devant lui. Brutalement, l'échelon cède et le bélier s'écrase sur le sol. Les moutons qui l'avaient suivi connaissent le même sort.

Devant ce spectacle, Tchéko change d'air, suppliant ses moutons de ne plus monter et de s'éloigner de l'échelle. Mais une dizaine de moutons agonisent déjà...

Tchéko a perdu. Le défi lancé par l'agha n'a pas été relevé. Il n'aura donc pas la main de Mujgan et devra quitter les lieux où il a vu le jour, grandi et rencontré l'amour.

Il va s'en aller... Mais avant de prendre la route de l'exil, il parvient à faire dire à Mujgan qu'il ne tardera pas à l'enlever

à son père et qu'il faut qu'elle soit prête à le suivre n'importe quand.

Six mois plus tard à peine, Mujgan et Tchéko chevauchaient deux coursiers de race vers des pays lointains et inconnus.

La légende dit qu'ils s'établirent en Roumanie où Tchéko connut la gloire grâce à son talent de flûtiste. La légende dit aussi que Tchéko influença la musique de ce pays... et qu'avec sa belle Mujgan, il y vécut beaucoup de jours heureux.

La femme est une citadelle, l'homme le prisonnier.

La Tombe Blanche

Kalache était un berger expérimenté et plein de sagesse. Voilà des années qu'il exerçait ce métier et qu'il aimait ses moutons. Kalache était aussi un flûtiste dont on vantait le talent et qui avait le pouvoir de charmer les bêtes.

On raconte qu'un jour, assis sur un rocher, Kalache jouait l'un de ses airs les plus mélodieux pour assurer à son troupeau une paissance agréable. Tout à coup, un serpent sortit sa tête du rocher, l'écouta, retourna dans le rocher et en revint, une pièce d'or à la bouche. Il s'approcha paisiblement du berger, posa la pièce devant lui et disparut dans son gîte. Le berger prit la pièce et, le soir venu, rentra tout joyeux chez lui.

La même scène se renouvela tous les jours qui suivirent. Le serpent écouta en silence le joueur de flûte et lui apporta fidèlement la pièce d'or.

Peu de temps après, le berger tomba malade et dut garder le lit. Il manda son fils, qui le remplacerait auprès des moutons, et en lui faisant les recommandations d'usage, lui dévoila le secret de la pièce d'or.

– Joue-lui de la flûte et contente-toi de la pièce d'or qu'il t'apportera chaque jour. Garde-toi de le toucher ! lui ordonna-t-il.

– Oui, j'agirai selon tes conseils, papa, répondit le jeune homme.

Le lendemain, il conduisit les moutons à l'endroit indiqué par son père.

Le fils était un musicien aussi habile que son père. Il s'assit sur le rocher et se mit à jouer des mélodies ensorcelantes. Dès qu'il eut fini, le serpent lui apporta la pièce d'or.

Pendant quelques jours, le fils exécuta scrupuleusement les ordres de son père. Mais il n'avait ni la sagesse ni la patience du vieux berger. « Pourquoi jouer de la flûte des heures entières et ne recevoir qu'une seule pièce ? » se demandait-il. Si le serpent arrivait chaque jour, une pièce d'or dans la bouche, c'est qu'il y avait tout un trésor enfoui sous le rocher. Pourquoi ne se débarrasserait-il pas de cet animal afin de s'emparer une fois pour toutes du magot ?

Le jeune berger se munit d'un gros bâton en attendant l'arrivée du serpent. Il ne tarda pas à apparaître, comme d'habitude, une pièce d'or à la bouche.

Mais lorsque le reptile se rapprocha du garçon, celui-ci se saisit brusquement de son bâton et lui asséna un coup terrible. Il pensait le tuer mais n'arriva qu'à trancher la queue de la bête. Furieux, le serpent se lança sur le berger et le mordit cruellement. Il mourut dans des souffrances atroces et on l'enterra près du rocher sous une tombe blanche.

Quand le berger-père fut guéri, il retourna à ses moutons et à sa flûte. Le serpent sortit la tête et se contenta de l'écouter

– Alors, lui demanda le vieillard, aurais-tu oublié notre amitié ?

– Non, vieux berger, mais tant que je me traînerai sans queue et que cette tombe blanche sera là, en face de moi, il n'y aura plus d'amitié entre nous deux.

Et le vieux berger le regarda tristement, assis sur son rocher, en jouant de la flûte...

La légende de Bingol

Un jour, il y a longtemps de cela, un berger faisait paître ses moutons sur la montagne de Bingol.

Il guidait son troupeau lorsqu'il découvrit une source entourée d'arbres. Le berger était fatigué et s'allongea à l'ombre d'un saule. Quelques instants passèrent. Il leva la tête, regarda autour de lui et aperçut trois serpents sortant d'un rocher et se dirigeant vers la source. Tous les trois étaient couverts de plaies béantes et se traînaient avec peine. Chacun d'eux mit une feuille verte dans sa bouche. Et ainsi, les serpents descendirent dans l'eau pour s'y baigner. Lorsqu'ils en sortirent, leur corps ne portait plus aucune trace de blessure et leur mine était rayonnante. Les serpents étaient devenus jeunes et beaux.

Emerveillé, le berger se dit: « Voilà la source de la vie éternelle ! ». Il se rappela son agha qui, depuis des années, était cloué au lit. Il se leva précipitamment, prit la route, alla au village et raconta à son agha ce qu'il venait de voir.

Les villageois se réunirent aussitôt. Ils apprêtèrent un brancard, y posèrent l'agha et le transportèrent au sommet de Bingol, le cœur rempli d'espoir.

Mais quand les serpents, sortis de l'eau, s'étaient glissés à travers les herbes et les pierres, des gouttes d'eau étaient tombées de leur corps. De chacune de ces gouttes était née une

nouvelle source... A l'arrivée des villageois, la plateforme de la montagne était entièrement couverte de source et de lacs.

Le berger chercha longtemps « la source de la vie éternelle ». Il alla de l'une à l'autre mais il lui fut impossible de la trouver.

Etouffant de colère, il se laissa tomber sur un rocher en soupirant:

– C'est Bingol, c'est mille lacs.

Comment saurai-je lequel des lacs ?

Et la source de la vie éternelle ne fut jamais découverte. Personne ne put en boire ni s'y baigner...

A monter chevaux d'amis, on va toujours à pied.

Pîvaz et Sîro

Ils étaient deux frères. L'ainé s'appelait Pîvaz (Oignon) et le cadet Sîro (Ail). Ils avaient atteint l'âge de gagner leur vie. Et comme le lopin de terre que possédait leur père ne suffisait pas à les nourrir, ils songèrent à quitter la maison paternelle pour chercher du travail sous d'autres cieux.

Pîvaz, le premier, se décide à tenter sa chance. Il fait ses adieux à la famille et, malgré les conseils de Sîro, part à l'aveuglette. Au soir de sa quatrième journée de marche épuisante, il aperçoit, au flanc d'une montagne boisée, une opulente maison entourée de vastes dépendances. Pîvaz presse le pas jusqu'au grand portail où il s'arrête enfin, haletant:

– Ici, il y aura sûrement du travail pour moi !

Il empoigne le gros marteau du portail et frappe de toutes ses forces. Le portail s'ouvre. Un homme apparaît, colossal, taillé en bûcheron, avec une barbe hirsute et de longs cheveux. Il fixe Pîvaz d'un regard glacial et lui demande, d'une voix tonitruante:

– Que veux-tu donc ?

– Je viens de très loin et je cherche du travail, murmure Pîvaz, à la fois intimidé et effrayé.

– Quel genre de travail peux-tu faire ?

– N'importe lequel.

– S'il en est ainsi, lui répond le géant légèrement adouci, j'ai du travail pour toi. Mais je n'engage des employés qu'à ces conditions. Premièrement: chacun de nous promet de ne jamais protester quoi qu'il arrive. Deuxièmement: celui qui finira par se fâcher et protester, acceptera que l'autre lui ôte un empan de peau du dos.

Docilement, Pivaz accepte les conditions énoncées par le hobereau.

– Bien, entre et repose-toi cette nuit. Demain matin de bonne heure, je t'indiquerai en quoi consiste ton travail.

Pivaz pénètre dans la ferme. Il est rudement accueilli par la femme et la fille de son patron. On lui sert un breuvage infect et on le couche sur un grabat puant de l'étable.

Le lendemain, avant le lever du soleil, le maître réveille brusquement Pivaz et lui adresse des recommandations:

– Tu conduiras paître mes moutons dans les meilleurs pâturages; tu attelleras la charrue à mes deux bœufs et tu ne laboureras que la terre où mon chien aura fait ses besoins; à midi, ma fille t'apportera un seau de yogourth et un galette de pain: ton déjeuner; en mangeant le yogourth, tu n'auras pas le droit de toucher la crème; tu mangeras le pain sans en briser les bords. Et le soir, en rentrant, tu m'apporteras un fardeau de bois sec qui n'aura pas été souillé par les oiseaux.

As-tu bien compris ?

– Oui, oui, acquiesce Pivaz.

Comme convenu, il sort les moutons et les deux bœufs de l'étable, attelle la charrue, siffle le chien et se met en route. Arrivé aux pâturages, il laisse ses moutons brouter l'herbe fraîche et attend patiemment que le chien aille satisfaire ses besoins. A dix heures, alors que le soleil fait fuir les moutons vers les endroits ombragés, Polat, le chien, va se soulager sur un plateau de granit. Pivaz amène aussitôt les bœufs

attelés et commence à labourer le roc. Il a beau s'appuyer sur le bras de la charrue, piquer les bœufs, aller et venir, le soc ne fait qu'émettre des étincelles sur le bloc de granit. Mais Pivaz ne veut pas lâcher prise. Pendant des heures, il s'acharne à labourer le rocher. A midi, il est épuisé. La charmante fille de son patron lui apporte le seau de yogourth et la galette de pain, lui jette un sourire ironique et retourne chez elle.

Pivaz a une faim de loup et pourrait faire une seule gorgée du yogourth, une seule bouchée de la galette. Mais comment est-ce possible sans altérer la crème et sans effriter les bords de la galette ? Il ne trouve aucune solution à cette énigme et se contente de regarder son déjeuner en soupirant ...

Malgré la faim, la chaleur et la fatigue, Pivaz doit trouver du bois non touché par les oiseaux. Assez de bois intact pour rapporter un fardeau à son maître. Alors, pendant des heures, il parcourt la forêt en tous sens.

Le soir, de retour à la ferme, le jeune homme est exténué. Il a envie de pleurer, de crier et de se révolter. Mais il n'ignore pas les éventuelles conséquences d'un tel acte et réprime ses sentiments.

- Alors, tout a bien marché ? demande le géant hobereau.
- Très bien, très bien ! s'empresse de répondre Pivaz.
- Tu n'es donc pas fâché ?
- Pas du tout, pourquoi le serais-je ?

Le deuxième et le troisième jour se passent de la même façon. Mais au soir du quatrième jour, Pivaz ne se domine plus et manifeste franchement son insatisfaction.

- Je vois que tu te récries. Serais-tu réellement fâché ?
- Bien sûr que je le suis, et comment ! crie Pivaz.
- Bon, bon ! Tu connais mes conditions ... Viens t'étendre sur ma table d'opération.

Pivaz se soumet aux ordres de son maître qui lui enlève un empan de la peau de son dos. Le lendemain, licencié, il reprend péniblement le chemin de la maison paternelle. Arrivé chez lui, il narre sa mésaventure à Sîro et le supplie de faire l'impossible pour le venger.

– Je t'avais bien mis en garde contre la méchanceté des riches, dit le petit frère, et je t'avais conseillé de ne pas partir le premier. Tu ne m'as pas écouté et tu en supportes les conséquences. Mais ne t'en fais pas. J'irai te venger, moi !

Quelques jours après, Sîro est engagé par le riche fermier aux mêmes conditions que son frère aîné. Le lendemain, en paissant ses moutons, il voit Polat faire ses besoins sur le bloc de rochers. Alors, il s'empare de son arc, tire et abat le chien.

A midi, quand la fille de son patron lui apporte à manger, Sîro l'humilie en lui ordonnant de labourer la terre. Puis, à l'aide de son couteau, il troue le fond du seau et suce tranquillement le yogourth sans toucher la crème qui le recouvre.

Il réussit à manger la galette de pain sans en abîmer les bords.

Pour les bois, peu lui importe qu'il soit souillé ou non par les oiseaux. En quelques minutes, il en ramasse un tas.

Pendant ce temps, rentrée chez elle, la fille rapporte à son père le comportement de Sîro. Le géant comprend qu'il a affaire à un homme dangereux et qu'il risque de se faire écorcher. Et le soir, lorsque Sîro lui demande :

– Ça va, patron ?

Il lui répond en grognant :

– Oui, oui, ça va.

– Tu n'es pas fâché, j'espère ? insiste Sîro.

– Mais pas du tout, au contraire. Je suis très content de t’avoir à mon service.

– Oui, répond Sîro d’un ton ironique, je suis sûr que nous nous entendrons.

Durant la nuit, alors que le jeune homme surveille son patron, il l’entend chuchoter à sa femme:

– Ce garçon n’est pas comme les autres. Si nous restons ici, il finira sûrement par avoir ma peau. Il faut que nous partions cette nuit même. Lève-toi, prends tout ce que tu possèdes de plus précieux et fais-nous une grande quantité de galettes. Notre voyage risque d’être très long. Nous nous mettrons en route vers les trois heures du matin.

La femme obéit aux ordres de son mari. Sitôt sorties du four, les galettes sont mises dans un grand sac. Mais Sîro a tout vu. A l’insu de ses patrons, il vide le sac, s’y glisse et s’y enferme en cousant la fermeture. A l’heure du départ, le mari se charge du gros sac. Sa femme tient, d’une main, le coffret de bijoux, de l’autre, la main de sa fille. La famille quitte la maison sur la pointe des pieds...

Au bout de quelques heures de marche, le père, la mère et leur fille s’apprêtent à traverser un pont. Ils le trouvent gardé par un énorme chien sauvage, aux crocs et au regard menaçants, prêt à bondir. Essoufflé, apeuré, le hobereau éprouve soudain des regrets:

– Nous avons mal fait de fuir Sîro. Nous aurions dû nous arranger avec lui. C’est un brave garçon. Je suis sûr que s’il était là, il nous aurait débarrassés de ce chien.

En entendant ces mots, Sîro crie, de l’intérieur du sac:

– Je suis là, ouvrez le sac et laissez-moi faire !

Toute la famille croit au miracle. On s’empresse d’ouvrir le sac.

Sîro, armé d'un gros bâton, se lance sur le chien sauvage. Une lutte à mort s'engage entre les deux protagonistes. Le chien réussit à se saisir du poignet gauche de Sîro. Un flot de sang en jaillit. Mais, de sa main droite, l'intrépide garçon a tiré son poignard. Il l'enfonce dans les entrailles du chien qui s'abat.

La route est ouverte devant les voyageurs. Mais les patrons de Sîro n'ont plus du tout l'intention de traverser le pont.

– Ecoute-moi bien Sîro, lui dit le fermier, d'un ton à la fois humble et solennel, tu es un garçon épatant et je m'avoue vaincu. Je te propose de choisir entre deux solutions: tu m'écortes, comme convenu, ou tu acceptes la main de ma fille, tu deviens mon gendre et tu habites avec nous; tous mes biens sont à toi et tu en disposeras comme il te plaît.

– Je choisis la seconde solution, répond Sîro, mais à la condition que mon frère Pîvaz, à qui tu as enlevé un empan de peau, puisse vivre parmi nous.

– Tout à fait d'accord, mon brave gendre, dit le patron, en embrassant chaleureusement le jeune homme.

Sa femme et sa fille l'imitent et ils reprennent le chemin de la maison.

Quelques jours après, Pîvaz vient les rejoindre. Sîro et Narine se marient. La légende dit qu'ils vécurent heureux et que le méchant hobereau devint doux comme un agneau.

D'un seul ours, on ne peut tirer deux peaux.

Siyamend de Silivan

Imaginez le Kurdistan, un pays de hautes montagnes féériques ! Du haut de ses 4 000 mètres, le Sipan apparaît comme une vision de l'au-delà, inaccessible, hiératique, éclairé par un soleil noir. Au pied de ce massif, nous sommes au royaume de l'amour et du défi. Ainsi, l'histoire de Siyamend ...

Devenu orphelin dès sa tendre enfance, le jeune Kurde grandit dans des conditions malaisées. Pour gagner sa vie, il devient domestique et berger. Ses patrons, des créatures avides et sans scrupules, le font œuvrer comme une bête de somme, le nourrissent mal et l'accablent de mépris et d'humiliations. En hiver, Siyamend se couche dans des étables. En été, à la belle étoile, près de ses moutons.

Cette vie dure et pleine d'embûches forge le caractère de cet enfant doué. A la veille de l'adolescence, il émerveille déjà par son courage et ses faits d'armes. A l'âge de la puberté, Siyamend est devenu un homme aux épaules d'athlète et à l'allure d'un montagnard fier de sa force physique et morale. Pour lui, tirer à l'arc des oiseaux qui volent, des chamois ou des bouquetins qui gambadent sur les flancs escarpés des montagnes, abattre au javelot des loups, des sangliers et des panthères ne sont que jeux d'enfants ...

Imbattable aux compétitions athlétiques, Siyamend est le plus brillant acrobate des jeux équestres. Les habitants des

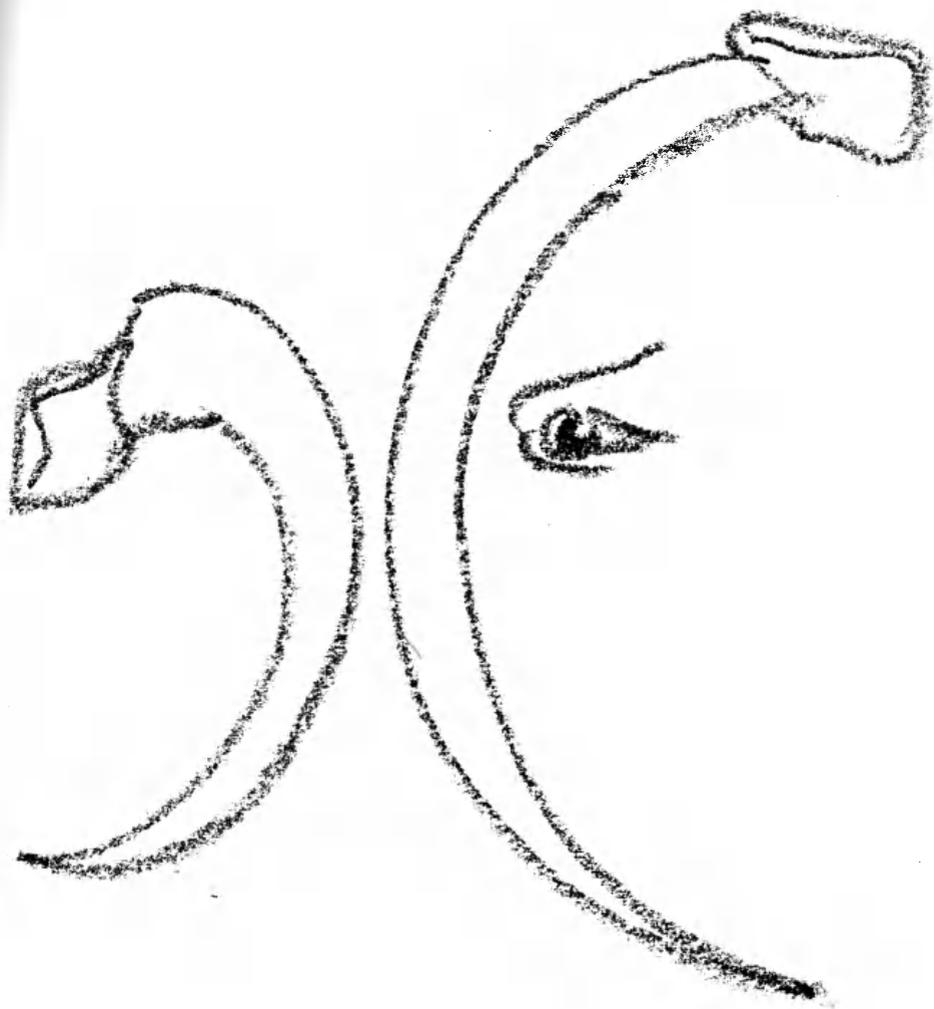
localités éloignées marchent des jours entiers pour venir contempler ses exhibitions. Les cavaliers les plus chevronnés ont le souffle coupé lorsqu'il saute de son cheval, à bride abattue, puis le remonte d'un seul bond. Mais l'émotion des admirateurs de Siyamend atteint son paroxysme lorsqu'ils le voient, galopant à toute allure, empoigner un mouton, un veau ou un homme, et le poser calmement sur sa selle, sans interrompre sa course effrénée, avant de disparaître dans un éclat de poussière.

Le charme et les exploits de ce garçon fascinent les jeunes filles qui lui envoient des messages d'amour et des cadeaux. D'autres s'inspirent de lui et composent des « lawik » (chanson d'amour). Mais Siyamend demeure indifférent à leurs parures, au feu de leurs regards et à leurs pleurs.

Une seule personne existe pour lui. Une seule femme le fait rêver et le transporte de bonheur: la belle Khadje aux yeux mauves, ornés de longs cils noirs. L'adolescente était devenue sa raison de vivre et Siyamend sentait que l'union avec cette jeune fille amènerait sa plénitude. Khadje était tout aussi follement éprise de Siyamend et se laissait bercer par le même rêve. Elle l'encouragea à demander sa main. Mais le père de Khadje qui était issu de la noblesse, possédait de grandes richesses et détestait les gens du peuple. Il éconduisit rudement Siyamend et accorda la main de sa fille à un jeune homme d'une localité voisine. Un homme de son rang ... Malgré tout, les jeunes gens ne cessèrent de s'aimer. La flamme de leur amour grandit. Et ils jurèrent d'être l'un à l'autre, tôt ou tard ...

Ainsi, le jour des noces de Khadje, au moment où on l'amena à cheval, de la maison paternelle à celle du futur mari, Siyamend s'attaqua au convoi gardé par les sept frères de sa bien-aimée. A la force de son épée, il l'arracha à ses protecteurs, la prit sur la croupe de son cheval et, avec la rapidité d'un épervier, atteignit les sommets inaccessibles du Sipan.

Cette montagne, l'une des plus belles du Kurdistan, est



—L. H. ...



Julius R. ...

entourée de magie. Aux premières heures de l'aube, on y assiste à une vision fascinante: le soleil apparaît sous la forme d'un immense plateau de cuivre noir, flottant dans un ciel clair. Progressivement, le noir devient violet, puis mauve, bleu clair, pour se métamorphoser en une boule rouge entourée d'une auréole noire. Peu à peu, dans un éclat de blancheur, le soleil retrouve son visage habituel. Les Kurdes des alentours escaladent ce massif de 5 000 mètres pour s'extasier devant ce spectacle fantastique et, bouleversés par ce phénomène, se prosternent respectueusement en faisant des vœux.

Mais le Sipan est aussi vénéré pour une autre raison. Il abrite les amoureux et a le pouvoir de les protéger contre leurs ennemis. C'est dans les cavernes de cette montagne que Siyamend et Khadje vivent les plus belles journées de leur jeunesse. Patiemment, ils attendent que la famille de Khadje finisse par accepter cette union bannie. Les mois passent. Le père et les sept frères de la jeune femme n'ont pas oublié l'affront de Siyamend. Ils n'ont pas renoncé à la vengeance.

Pour sa part, le proscrit ne désespère pas. Armé de courage, il s'efforce d'offrir une vie agréable à sa compagne. Le gibier, les fruits et les plantes comestibles abondent sur les hauteurs du Sipan que la neige éternelle ne couvre pas en été. Les amoureux n'éprouvent aucune peine à se nourrir. A l'approche de la mauvaise saison, la situation devient difficile et inquiétante. Qu'importe ! Siyamend n'est pas homme à se laisser abattre. Il n'a pas l'habitude de se croiser les bras face aux obstacles. Un mois avant les neiges, il sillonne la montagne jusqu'à ses points les plus escarpés et un jour, au versant nord de ce gigantesque massif, il découvre une route large et praticable. Il la parcourt sur une certaine distance.

– J'ai trouvé une voie de caravane ! crie-t-il.

Alors, une idée jaillit de sa tête: ces montagnes sont à lui. Il en est le roi. Dorénavant, plus personne ne franchira ce passage sans son autorisation. Il imposera ses droits de transit aux caravanes et aux voyageurs riches.

A ces pensées, Siyamend choisit un point stratégique, s'abrite derrière un rocher et surveille la route. Au bout de quelques heures, il entend des sons de clochettes. Il se redresse et voit se diriger vers lui une centaine de mulets lourdement chargés, entourés d'une vingtaine de cavaliers armés jusqu'aux dents. L'un d'eux, montant un cheval blanc, marche à leur tête et semble les commander. Lorsqu'il arrive à la portée de ses flèches, Siyamend lui ordonne de s'arrêter.

– Qui es-tu donc et que nous veux-tu ? demande le chef de la caravane, surpris.

– Je suis Siyamend, Siyamend de Silivan, le roi de ces montagnes, répond l'intrépide guerrier d'une voix puissante. Sache que vous ne passerez plus par cette route sans vous acquitter de votre dû. Versez-moi immédiatement un écu d'or par tête de mulet et poursuivez votre route. N'essayez pas de résister !

– Tu n'auras absolument rien, crie le chef du convoi. Je suis responsable de la sécurité de cette caravane et je tiens à ce qu'elle arrive saine et sauve à sa destination fi...

Il n'achève pas sa phrase. L'une des flèches de Siyamend s'est déjà plantée dans son cœur. Le chef de la caravane s'écroule. Ses compagnons ne perdent pas la tête. Sous le commandement de leur chef adjoint, ils bombardent de flèches la position de Siyamend. Mais ils sont mal placés et reçoivent tous les coups de Siyamend.

Au bout d'un instant, cinq caravaniers gisent sur le sol. Dix de leurs compagnons, furieux, tirent leurs épées et se lancent à l'assaut de l'homme qui sème la mort dans leur camp. Miroitant au soleil, les dix épées dégainées n'effraient pas Siyamend qui empoigne son arme et se précipite sur eux. Le cliquetis des épées dure quelques minutes à peine. Siyamend a déjà jeté à terre trois de ses assaillants. Les sept caravaniers ont de la peine à lui rendre les coups. Ils sentent que leur vie est en danger. Deux autres de leurs compagnons sont tués. Alors, ils jettent leurs armes et lèvent les bras en l'air.

Le plus âgé des caravaniers s'adresse à Siyamend en ces termes:

– Tu n'es pas un homme ordinaire, mon brave ! Nous ne sommes pas de taille à nous mesurer à toi. Tes ordres seront exécutés. Nous te comblerons aussi de cadeaux. Accorde-nous le temps d'enterrer nos morts et de nous reposer un peu. Nous ne tarderons pas à reprendre la route.

– Vaquez à vos affaires sans vous presser, répond Siyamend. Mais sachez bien que dès aujourd'hui, aucune caravane ne passera plus par là sans mon consentement et sans me verser un droit de transit. Répétez-le à tous les caravaniers que vous connaissez et que vous rencontrerez sur votre chemin ! Qu'ils n'aient surtout pas l'impudence de violer mes lois.

– Nous le tenons pour dit.

Outre la somme exigée, Siyamend reçut une multitude de cadeaux : des armes, des couvertures, des vivres et des vêtements. Puis, retiré sur une hauteur dominant la route, il observe les caravaniers et attend qu'ils reprennent la route. Vers la tombée de la nuit, chargé de son butin, il retourne à la caverne-logis. Khadje l'y attendait, grelottant de froid et d'inquiétude. Siyamend la prend dans ses bras et l'embrasse avec fougue. Il la caresse tendrement et lui fait le récit des heures qu'il vient de passer.

– Ne te jette pas dans de telles aventures, mon unique au monde ! supplie Khadje. Tu risquerais de rencontrer des caravanes plus puissantes qui pourraient t'être fatales. Que deviendrais-je sans toi ?

– Ne crains rien, mon amour, des armées entières ne pourront m'abattre. Je me sens armé d'une force invincible. Crois-moi, Khadje !

– Mais je te crois, Siyamend ! Tu es au-dessus des hommes. Tu es le Dieu, pour moi. Mais mon cœur se serre quand même lorsque tu affrontes de graves dangers.

– Apaise-toi et admire ce que je t'apporte.

– Ton butin ne m’intéresse pas, Siyamend. Je ne t’ai pas choisi pour la richesse. La fortune ne me manquait pas, tu le sais.

– Oui, mon aimée, et je n’ai pas l’intention de t’éblouir par mes écus. Pour moi, l’argent servira à me venger des riches, de ceux qui bafouent les pauvres. Oui, j’écraserai les possédants et les orgueilleux de la terre pour venger les déshérités et soulager leurs peines.

– Sur ce point, je te donne raison et je t’approuve inconditionnellement, mon lion. Mais, je t’en prie, veille à toi et à notre amour.

Après ces mots, les deux amoureux s’enlacèrent dans les couvertures offertes par les caravaniers et oublièrent tout du monde extérieur.

Les jours et les mois suivants, Siyamend dut s’opposer à des caravanes plus riches et plus solidement gardées. Certains convois furent même escortés par des armées. Mais cet homme à la force herculéenne sut comment et où les attaquer. Il n’éprouva aucune difficulté à les soumettre à sa volonté.

Les prouesses de ce jeune héros suscitèrent un tel retentissement que les Etats même en furent effrayés. Partout, on parla, avec crainte et respect, du « roi » du Sipan. On chanta ses exploits. On le glorifia. On le divinisa. Et puis arriva le jour où Siyamend se sentit si puissant qu’il eut la conviction d’avoir pris le dessus dans sa lutte contre le destin. Il l’interpelle :

– Où es-tu donc, toi, oh, destin ? Te rappelles-tu les souffrances et les humiliations que tu m’as fait subir dans mon enfance ? J’étais chétif et pauvre, sans soutien, et tu t’acharnais contre moi avec un malin plaisir. Maintenant, j’ai acquis la force et la gloire, je te défie et je te provoque. Où es-tu ? Viens donc, à présent, te mesurer à moi !

Siyamend brandit son épée vers le ciel. Il écrasa le sol de

son pied puissant, tel un cheval fougueux. Du destin, aucun signe.

Un jour où il s'était endormi sous un arbre, la tête reposant sur les genoux de Khadje, un troupeau de cerfs vint à passer par là. Ils étaient neuf, huit mâles et une femelle, à se diriger vers la source. Le plus jeune des mâles, qui semblait être un ardent amoureux, accompagnait la femelle en interdisant aux autres de s'en approcher.

Au terme d'une terrible bataille, il réussit enfin à l'éloigner du groupe et l'accompagna fièrement vers l'eau.

Voyant cette scène, Khadje se souvint de sa famille, de ses sept frères et du jour de son enlèvement. Siyamend n'avait-il pas agi comme ce jeune cerf amoureux ? Ces souvenirs attristèrent Khadje. Elle versa des larmes involontaires qui tombèrent sur le visage de Siyamend et le réveillèrent. Il sursauta.

– Pourquoi pleures-tu, Khadje ? Il y a un instant, tu étais si heureuse, si gaie. Que t'arrive-t-il donc ? Aurais-tu des regrets ?

– Mais, voyons, mon amour, comment peux-tu avoir de telles idées ? Je t'ai donné ma vie et je resterai éternellement à tes côtés.

– Ne me cache rien, Khadje, donne-moi les raisons de tes pleurs !

Khadje répondit de manière évasive. Siyamend insista pour qu'elle dévoile le fond de sa pensée. Alors, elle lui raconta l'histoire des cerfs :

– Cette vision m'a rappelé le jour où tu m'as enlevée à mes sept frères. En te battant pour moi, tu risquais de te faire tuer. Que serais-je devenue si tu y avais trouvé la mort ? A cette pensée, je n'ai pu retenir mes larmes qui sont tombées à flots ?

– Qu'est-ce donc que ce cerf qui te fait passer des moments sombres ? cria Siyamend. Je m'en vais l'abattre sur le champ.

Sur ces mots, il s'empara de son arc et se lança à la poursuite du jeune mâle amoureux. Khadje tenta l'impossible pour l'en dissuader.

– Laisse ce couple jouir de son amour comme nous vivons le nôtre, supplia-t-elle.

Mais le sang de Siyamend bouillonnait. Il ne parvint plus à se maîtriser, et, hors de lui, marcha vers la source où se trouvait déjà le mâle accompagné de son aimée. Se jugeant à une distance suffisante pour atteindre son but, il vise le cerf et tire. La flèche siffle dans l'air et s'enfonce dans les entrailles de la bête qui tente un ultime effort pour s'enfuir. A peine a-t-elle parcouru quelques pas qu'elle s'abat sur un rocher plat surplombant un précipice. Siyamend se rue alors sur le cerf mortellement blessé et, par la main gauche, saisit les bois tandis que de l'autre main, il tire son poignard pour lui trancher la gorge. A ce moment précis, avant d'émettre son dernier souffle, l'animal agonisant secoue vivement la tête. Le coup est si violent que les bois échappent de la main de Siyamend. Il perd l'équilibre, glisse et bascule dans le précipice.

Tout au fond se trouvait un arbre asséché, aux branches pointues comme des larmes d'acier. Siyamend tomba sur l'une de ces branches qui lui transperça le dos.

Longtemps, Khadje attendit le retour de son dieu aimé. Comme il ne réapparaisait pas, elle courut à sa recherche. Arrivée à la source, elle examina les alentours: le cerf gisait, inanimé sur le rocher. A côté de lui, l'arc et le poignard de Siyamend. Mais de celui-ci, point de traces. Khadje est saisie d'angoisse.

– Mon Dieu, est-il possible qu'il soit arrivé un malheur à mon Siyamend ?

Elle appela son mari:

– Siyamend, Siyamend ! Mon amour ! Ma raison de vivre !

Où es-tu donc ? Parle, réponds-moi, donne-moi signe de vie !

Les sommets enneigés du Sipan, les rochers, la source et les arbres demeurèrent silencieux. Alors, Khadje eut l'idée de s'approcher du précipice. Du fond du ravin, elle entendit des gémissements. Elle se pencha vers l'abîme et n'en crut pas ses yeux. Comment ce roi du Sipan, cet homme-dieu avait-il pu connaître un tel sort ? comment le gibier avait-il pu lui réserver cette fin ? était-ce la vengeance du destin qu'il croyait avoir battu à jamais ?

La réalité se dressait là dans toute son horreur: Siyamend vivait ses dernières minutes et Khadje ne pouvait rien y changer. Alors, elle lui chanta un long poème d'amour. Elle lui dit que la vie sans lui n'aurait plus de sens et qu'elle irait le rejoindre sous l'arbre fatal. Un long dialogue poétique s'engagea entre les amoureux. Siyamend supplia Khadje d'avoir pitié de sa jeunesse et de choisir la vie plutôt que la mort. Mais Khadje n'eut pas d'oreilles pour entendre ses mots.

Elle implora:

– O Sipan ! O rochers, monts et ravins !
ne me barrez pas la route !
Frayez-moi un chemin
Ouvrez-moi un passage
Que je rejoigne Siyamend !
et que je lui devienne une tombe
et non plus une épouse.

Après avoir chanté ces derniers vers, Khadje se lança dans le vide. Elle tomba sur la même branche que son aimé et la branche lui transperça la poitrine. Et ainsi, serrés l'un contre l'autre, les jeunes amoureux fermèrent les yeux à la vie.

La légende dit que chaque printemps deux rosiers poussent à l'endroit où les deux amoureux trouvèrent la mort et que deux papillons les survolent.

La légende dit aussi que chaque montagne du Kurdistan a son étoile et que depuis la mort de Siyamend et Khadje, l'étoile du Sipan s'est dédoublée. Chaque nuit, elles éclairent leurs tombes.

Le Dieu et le Fusil

Hamo était un homme qui vivait en marge de la société. Un vendredi, à l'heure de la prière musulmane, comme il passait devant une mosquée, il fut attiré par une voix mélodieuse. L'imam parlait de la charité avec une telle persuasion qu'Hamo se décida à entrer dans la mosquée, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

– O, croyants ! leur disait le prêtre, soyez généreux et pratiquez la charité. Le Bon Dieu vous rendra dix fois plus en échange de ce que vous donnerez aux pauvres.

Très impressionné par ces paroles, Hamo se dit :

« C'est une bonne affaire. J'ai une pièce d'or d'économie, je m'en vais la changer en petites monnaies et les distribuer aux pauvres ».

Ainsi dit, ainsi fait. Il rentre chez lui, cesse de travailler en attendant que le ciel lui envoie les dix pièces d'or. Les jours passent et les provisions de Hamo s'épuisent. L'argent espéré n'apparaît pas ...

Le sixième jour, comme il n'a plus de quoi manger, il épaula son vieux fusil et part à la recherche de gibier. Durant toute la matinée, il parcourt la campagne et les hauteurs des alentours. En vain. Pas l'ombre d'un volatile ni celle d'un quadrupède.

A midi, exténué, Hamo découvre une source entourée de verdure et de grands arbres. « Voilà un coin idéal pour un chasseur. Tout à l'heure, les bêtes viendront boire à la source. Je grimperai sur l'arbre le plus touffu et de là, sans être vu, je tirerai sur le gibier de mon choix ».

Il réalise son projet et, juché sur un arbre, attend patiemment ses victimes éventuelles. Les heures s'écoulent lentement. Tard dans l'après-midi, Hamo aperçoit une silhouette qui avance dans sa direction. Quelle bête est-ce donc ? Il écarquille ses yeux.

Sa déception est grande car il s'agit d'un homme et non d'un gibier. Parvenu à la source, l'inconnu se lave les mains et les pieds, se désaltère et s'assied sous l'arbre de Hamo. Puis, ayant sorti de son sac un bout de pain, il le coupe en trois morceaux et s'adresse à chacun d'eux :

– Toi, tu es Ali. Toi, Mohammed. Et toi, Khudê (Dieu).

Se tournant vers « Mohamed », il lui dit :

– O, Mohamed ! Tu sais bien que la prophétie était destinée à Ali. Mais tu te l'es attribuée au détriment de ton cousin. Tu as fait preuve de malhonnêteté. Tu mérites d'être puni. Je m'en vais faire de toi une bouchée.

Il se saisit de « Mohamed » et le jette dans sa bouche. L'ayant avalé, il s'adresse à « Ali ».

– Oui, on sait que la prophétie revenait à toi. Mais Mohamed s'est hâté de s'en emparer et il a su prouver qu'il était à la hauteur. Pourquoi as-tu semé le trouble dans l'Islam ? Pourquoi y as-tu introduit le Chiisme ? En réalité, tu es un malfaiteur et je vais t'infliger la correction que tu mérites ?

Il s'empare d'« Ali », le porte à sa bouche et le mange. Là-dessus, il interpelle « Khudê » (le Dieu) :

– O Dieu, dit-il ...

Perché sur son arbre, Hamo a assisté à toute la scène. L'homme a déjà mangé Mohammed et Ali. Maintenant, il va s'attaquer à Dieu.

– Si le Dieu lui aussi est mangé, se dit-il, qui me donnera mes dix pièces d'or ? Il faut que j'abatte cet homme avant qu'il ne dévore « Khudê »!

Alors, Hamo vise l'étrange voyageur, tire, le tue et descend de l'arbre. En fouillant sa victime, il trouve une petite bourse honorablement garnie. Il la sort avec hâte, la délie et y compte dix pièces d'or brillantes. Il les empoche et retourne en ville, le cœur joyeux.

Le jour suivant, il va de nouveau écouter l'imam:

– O croyants, soyez charitables, faites l'aumône ! Donnez aux pauvres un peu de ce que vous possédez. Le Bon Dieu vous récompensera et vous rendra dix en échange de un.

A ces mots, Hamo saute de sa place et crie:

– Oui, oui, il donne. Mais jamais sans le fusil !

Le lion est lion, peu importe qu'il soit mâle ou femelle.

Qui s'assied près du forgeron doit s'attendre à recevoir des étincelles.

POEMES

Le Paysan

Le paysan a sué sur cette terre
Il y a planté des roses avec des larmes aux yeux
Il y a semé des graines
dans l'espoir d'une moisson
mais la mort l'a frappé
avant qu'il n'en cueille les fruits.

BABA TAHIR HAMADANI (935-1010)

Hymne à l'amour

Je suis la rose de l'éden du Botan
je suis le flambeau du Kurdistan
dans le domaine de l'éloquence je suis roi
je chante l'amour
le bénissant pour tous
et ainsi, je suis malheureux et plein de douleurs ...

MELAYÊ CEZÎRÎ (1407-1481)

La déclaration d'une fiancée

Je suis une rose sauvage
mon bourgeon est encore clos
Le soleil et la rosée
jettent sur moi leur clarté
Si tu ne me touches pas
je ne m'épanouirai pas
si tu ne me touches pas
je n'embaumerai pas
je suis une rose sauvage
je suis une rose des montagnes
loin de toi !

L'amour s'épanouit avec des caresses:
ramollis la terre de mes racines
avec ton amour

Si tu ne me touches pas
je ne m'épanouirai pas
si tu ne me touches pas
je n'embaumerai pas
je suis une rose sauvage
je suis une rose des montagnes
loin de toi !

O jardinier diligent, friand de la rose
Viens, cueille-moi, emmène-moi par dessus la montagne ...

DJASSIM Ê DJALIL (1960)

Canip Yildirim

« La Turquie civilisée »
« La Turquie européenne »
a condamné Canip Yildirim
à seize ans de prison
Canip Yildirim
quarante ans
docteur en droit
a les cheveux tout blancs
blancs comme le coton
Canip Yildirim
quarante ans
a vieilli dans les geôles
de la Turquie « démocratique »
Il n'a pas tué ni volé
Il a demandé la liberté
le respect la dignité
pour son peuple martyrisé
Son amour de la justice
le jeta
dans les griffes de la MIT *
– Tu te dis Kurde,
tu prétends qu'il y a un peuple kurde !
lui a crié le procureur
du Tribunal militaire de Diyarbakir
La République
fondée par Attatürk
ne reconnaît dans ce pays qu'un seul peuple:

* Police politique turque.

le peuple turc.
Il n'y a pas de peuple kurde
Il n'y a pas de langue kurde
il n'y a pas de musique kurde
il n'y a rien de kurde
rien.
Prononcer le mot « kurde »
c'est vouloir briser
l'unité du pays
c'est viser
à anéantir la Turquie
Aussi je vous accuse
de haute trahison
et je demande votre tête
et celle de vos 90 coaccusés.
Canip Yildirim
quarante ans
a les cheveux tout blancs
blancs comme le coton
Le Tribunal militaire
l'a condamné
à seize ans de prison
Et pendant tout ce temps
sa femme et ses enfants ne le verront
qu'à travers des barreaux
le dimanche
Ils lui apporteront des oranges ...

NOUREDDINE ZAZA (1973)

POEMES POPULAIRES

CHANTS ÉPIQUES

Le neveu de Moussa Bey de Mokhtar

Moussa bey de Mokhtar appela son neveu
« O mon fils, lui dit-il, voilà déjà la neige
Prends dix hommes, descends dans la plaine
Et rapporte-nous de quoi manger ».
– Bien ! dit le neveu
et sans regarder en arrière
il descendit la montagne
monté sur fort mulet, accompagné de ses dix hommes
C'est vite
de charger dix mulets
d'orge, de blé, de moutons abattus et de vivres
mais la neige est traîtresse;
les détachements turcs qui encerclaient la montagne
eurent vite fait d'apercevoir les traces
et à l'entrée d'une grotte
le neveu de Moussa bey

fut forcé
d'accepter le combat
Neuf de ses hommes tombèrent
Il ne restait que lui et un de ses serviteurs
Le serviteur lui dit:
à quoi sert de continuer, seigneur, enfonçons-nous
dans cette grotte
elle est longue et obscure, mais au fond, nous aurons le salut
Ils marchèrent et tout à coup
ce fut la lumière
Le neveu arriva devant l'orifice
et il en sortit
La nuit s'étendait
le soleil brillait
le salut les appelait
Mais le neveu dit:
Comment puis-je m'en aller
comment pourrais-je dire à mon oncle:
– Me voici, mais tous mes hommes sont morts ?
Il dit à son serviteur:
– Viens, retournons auprès de nos morts
et poursuivons le combat
Et ils s'en allèrent
Le combat reprit
et le neveu fut tué
On lui trancha la tête
on l'emmena au village dans un sac
les soldats turcs étaient réunis
dans la cour
du poste militaire
On fit venir la mère de l'enfant
C'était une femme grande et belle
l'officier ordonna aux soldats

de vider le sac
la tête tomba sur la neige
et l'officier demanda à la mère:
– Reconnais-tu cette tête ?
La mère regarda loin
vers les montagnes
et répondit:
– Ce n'est que la tête d'un agneau
que Dieu protège les béliers
qui sont dans la montagne !

Renard en liberté vaut mieux que lion enchaîné.

Le monde est une rose, sens-la et passe-la à tes amis.

Ma chère mère

Ma chère mère, ma tendre mère
je ne veux pas d'un héros
il n'y a pas de héros
je ne veux pas d'un noble
un noble est tyrannique
Ma mère, ma tendre mère
je ne veux pas d'un cheikh
il est vrai que leur costume brille
mais leur cœur est noir
comme le fond d'une casserole
Je ne veux pas d'un pâtre
leurs pantalons sont toujours pleins de boue
je ne veux pas d'un bouvier
la plante de leurs pieds est gercée
je ne veux pas d'un savant
ils barbouillent avec l'encre et la plume
et s'en montrent si fiers
je ne veux pas d'un riche
leur fortune est la plaie de leur cœur
je ne veux pas d'un pauvre
ils n'osent pas regarder en face
Ma mère, ma tendre mère
je veux suivre le chemin de ma promesse
je veux celui que j'aime.

Notice historique

Faucille ou croissant de 500 000 km², allant de la mer Noire, du Golfe Persique et du plateau iranien au Golfe d'Alexandrette, le Kurdistan forme l'épine dorsale du Moyen-Orient. C'est un pays de montagnes assez extraordinaires et élevées, puisque le Grand Ararat – où se serait déposée l'arche de Noé – dépasse 5 400 m, le Nemroud Dagh 5 000 m, le Pira Magrun, en Irak, 5 200 m et le Sipan, que l'on célèbre souvent dans les chansons et les légendes, 4 000 mètres.

C'est en plein cœur du Kurdistan que les deux fleuves bibliques, le Tigre et l'Euphrate, prennent leur source. Leurs multiples affluents – Mourad Sou, le Petit et le Grand Zab, le Diala, etc. – se fraient un difficile passage à travers les montagnes, arrosant des vallées très fertiles: les plaines d'Ourfa, de Diyarbekir, de Djezireh, de Mush, d'Arbil et de Kirkouk.

Le pays des Kurdes ne manque pas de séduction et les alpinistes suisses qui ont pu escalader quelques-unes de ses montagnes en sont revenus émerveillés. Quant aux enfants kurdes, c'est dans les chansons qu'ils apprennent les beautés de leur pays. Car les charmes de la bien-aimée se comparent souvent à la nature qui les entoure: sources de l'Akhmakhan, roses de Diyarbekir, pommes de Malatya, figues et raisins du Sindjar, grenades de Siverek ...

« Cousine, tes yeux sont feu et flamme
Semblables aux sources de l'Akhmakhan
Tu bondis comme le jeune faon de la gazelle
Parmi les fleurs de l'Akhmakhan ...
Tu es la rose de la montagne, aux doux parfums
Sous tes mèches mordorées abrite-moi ...
Ses cheveux et ses boucles vont et viennent
Comme le doux zéphyre de l'Akhmakhan ... »

Un Pays attachant, oui, mais est-il aussi riche que poétique? Presque essentiellement montagnoux, le Kurdistan possède d'appréciables ressources. Les hauteurs sont souvent couvertes de forêts et de pâturages, tandis que, grâce au labeur du paysan kurde, le blé, l'orge, le riz, le coton et le tabac croissent généreusement dans les vallées et les plaines. Sans oublier les arbres fruitiers – pommiers, poiriers, pruniers, pêchers, abricotiers – ni la variété des vignes (il en existe plus de soixante sortes).

LE PÉTROLE DES AUTRES EST KURDE

Bien sûr, l'élevage du mouton représente un des principaux revenus économiques du Kurdistan (avec la laine, les peaux, le lait, le beurre et le fromage). Mais le mouton kurde est différent de ses frères d'Europe.

Sa taille est plus grande et sa queue, en éventail, offre une réserve de graisse. Ainsi, tous les pays du Moyen-Orient apprécient la viande du mouton kurde. La Turquie, qui a monopolisé son commerce, en exporte chaque année de grandes quantités.

Voilà pour le sol. Mais le sous-sol kurde n'est pas à mésestimer. Il possède des richesses inépuisables: cuivre, chrome, fer, houille, plomb, or et argent. Aujourd'hui, seuls le cuivre et le chrome de Maden sont exploités. Il faut parler encore du trésor et du malheur du Kurdistan: le pétrole. Oui, les fameux gisements de Mossoul, exploités à Kirkouk et à Khanéquine, en Irak, sont au cœur du Kurdistan. Les puits de Batman et de Gawran, exploités par les Turcs, appartiennent également aux Kurdes. En Syrie, le pétrole de Diezireh, exploité à Karatchogh et transporté par oléoduc à Tartousse, sur la Méditerranée, est kurde. Kurde aussi, le pétrole du sud-ouest de l'Iran, à Kirmanshah et Hamadan ...

COMMERCE ET ARTISANAT POUR LES CITADINS

Bâties sur des sites magnifiques, la plupart des villes kurdes ont un passé très lointain. Diyarbekir, sur le Tigre, aujourd'hui riche de 200 000 âmes, est entourée d'épais remparts millénaires encore intacts. Bitlis, à 1 500 mètres d'altitude, ancienne capitale de la florissante principauté des Chérefkhan, a vu passer les Dix Mille de Xénophon. Arbil, où Alexandre le Grand vainquit Darius, a aussi sa citadelle. D'autres villes dépassent les 150 000 habitants. Parmi elles: Malatya, Erzurum, Sulaimanieh, Kirkouk et Kirmanshah.

La majeure partie des citadins kurdes vivent de commerce et d'artisanat: tissage, tapis, feutres, orfèvrerie, maroquinerie, etc.

Beaucoup d'entre eux vont chercher du travail dans les grandes villes turques, arabes, persanes ou ailleurs... Plus de 60 000 ouvriers kurdes travaillent aujourd'hui en Allemagne fédérale.

AU MOINS 16 MILLIONS DE KURDES

Déterminer la population exacte du Kurdistan n'est pas chose aisée pour la simple et bonne raison que les statistiques des gouvernements intéressés omettent de signaler les différences ethniques de leurs populations. Certains milieux occidentaux, se fondant sur des chiffres arbitraires et vieux de plus d'un demi-siècle, estiment les Kurdes à deux ou trois millions.

Jusqu'à l'année passée, le Petit Larousse parlait de trois millions de Kurdes. Cette année, il les évalue à dix millions. Mais ce chiffre est encore très loin de correspondre à la réalité. Aujourd'hui, on peut avancer sans crainte que le nombre total des Kurdes s'élève à un minimum de seize millions, répartis de la manière suivante: huit millions en Turquie, cinq millions en Iran, deux millions et demi en Irak et un demi-million en Syrie.

Hormis les Kurdes de l'Union soviétique, les groupes isolés au

Khorassan, en Fars, en Anatolie occidentale et ailleurs, nous sommes encore loin du compte.

Mais qui sont les Kurdes ?

FILS DES MÈDES

Les Kurdes sont issus des peuples indo-européens qui formèrent de grands Etats dans le Moyen-Orient aux époques les plus reculées de l'Antiquité: Mittaniens, Guti, Lullu, Kassites et Mèdes. Ces dernières réussirent à unir les turbulents montagnards du Zagros, du Taurus et du nord-ouest du plateau iranien. Un grand chef de guerre et administrateur, le roi Cyaxare, organisa son armée sur le modèle de l'armée assyrienne, veillant surtout à la qualité de sa cavalerie.

En 612 av. J.-C., ayant gagné l'alliance des Babyloniens, Cyaxare s'empara de Ninive et mit fin à l'empire assyrien. A son tour, Astyage, dernier roi indépendant, fut battu en 549 par Cyrus le Grand, son petit-fils, né de père persan. Après le passage du pouvoir aux Perses, cousins des Mèdes, la destinée des Kurdes, jusqu'aux conquêtes arabes, fut liée à celle des empires iraniens.

DE ZOROASTRE A L'ISLAM

Le puissant empire sassanide ne put résister aux hordes arabes animées par leur nouvelle foi. Sa chute, en 652 après Jésus-Christ, affaiblira la religion zoroastrienne et entraînera l'islamisation progressive des Iraniens. Pendant ce temps, dans leurs montagnes, les Kurdes opposent une farouche résistance aux armées des califes. Ce n'est qu'aux X^e et XI^e siècles, pour des raisons encore inconnues, qu'ils devinrent en majorité musulmans sunnites.

A la même époque, à la suite de l'affaiblissement du pouvoir central des califes, les Kurdes créèrent plusieurs royaumes indépendants et florissants: les Cheddadites, les Merwanides, les Hassanweïdes, les Eyoubides et d'autres encore, dont les souverains furent de grands mécènes, protecteurs des arts et des lettres.

Tous ces royaumes s'épuisèrent à endiguer la marée mongole. Vers le milieu du XIV^e siècle, de nouvelles principautés indépendantes kurdes naquirent et se renforçèrent. Parallèlement, deux grands empires voient le jour, à l'est et à l'ouest du Kurdistan: la Perse des Safaouïdes chiïtes et la Turquie des Ottomans sunnites. Les shahs des Perses convoitèrent le Kurdistan et harcèlent continuellement ses principautés. Jaloux de leur indépendance, les princes kurdes ne parviennent pas à s'unir contre les menaces des Perses. Alors, les Ottomans, sunnites comme les Kurdes, proposent une alliance à leurs princes, afin de mettre fin aux incursions des shahs sur leur territoire. L'accord est conclu entre les princes kurdes et le sultan Sélim I^{er}. Unis, Kurdes et Turcs battirent facilement le shah Ismaïl de Perse, à Tchaldiran, près de Dogu Bayazid, en 1514. Cette victoire fut suivie d'un pacte entre les princes kurdes et le sultan ottoman. Ce pacte confirmait les droits héréditaires des princes et scellait leur

collaboration militaire avec l'Empire ottoman. Le shah Ismaïl, lui aussi, reconnut ces droits aux princes kurdes demeurés sous son influence.

DES EXPÉDITIONS AVENTUREUSES

La fidélité des Kurdes au pacte de Tchaldiran les entraîne dans les expéditions aventureuses des sultans ottomans, du Yémen jusqu'à Vienne. Les intrigues des représentants de la Sublime Porte divisèrent les dynasties kurdes et les opposèrent les unes aux autres. Alors, les Ottomans jugèrent le moment venu pour mettre fin à l'indépendance des principautés kurdes et les soumettre à une administration centralisée. Dès ce moment, le Kurdistan entra dans une longue suite de soulèvements qui se perpétuèrent jusqu'à nos jours. Vers la fin du XIX^e siècle, le sultan Abdulhamid se rendit compte de la fragilité des moyens militaires employés contre les Kurdes. Il changea de tactique et tenta la conciliation. On autorisa certains accommodements. Administrativement, les valis (gouverneurs) se contentaient d'une surveillance générale, laissant la population kurde libre d'observer ses traditions culturelles et ses coutumes.

Etait-ce le chemin vers une alliance plus libérale et plus respectueuse à l'égard des Kurdes ? Le fait est que, par sa politique complaisante, le vieux sultan sut tirer parti de l'esprit chevaleresque des Kurdes et de leur loyalisme envers l'Islam. Jusqu'en 1908 ... Alors, la Révolution des Jeunes Turcs institua le régime constitutionnel dans l'Empire ottoman. On s'attendit à ce que le jeune régime accomplisse ce que Abdulhamid avait esquissé : l'organisation de l'Etat sur une base fédérale reconnaissant l'autonomie aux peuples non turcs de l'Empire. C'était rêver...

Le gouvernement Jeune Turc se révéla plus tyranniquement raciste. Les Arméniens en furent les premières victimes. Puis vint le tour des Grecs, des Arabes et des Kurdes. Durant la guerre de 1914-1918, 700 000 Kurdes furent déportés. Que sont-ils devenus ? Exterminer les éléments indésirables était devenu un principe du gouvernement du « Comité Union et Progrès » des Jeunes Turcs. A la fin de la guerre, le Kurdistan n'était qu'un amas de ruines où régnaient la misère et la mort.

Et pourtant, les Kurdes avaient su verser en abondance leur sang sur les fronts du Caucase, du Gaza et dans les Dardanelles.

UN TRAITÉ PUIS UN AUTRE...

La Première Guerre mondiale s'acheva avec l'effondrement de l'Empire ottoman. Les Alliés proclamaient vouloir réorganiser le monde sur la base des principes wilsoniens (le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes...). Par la voix de ses représentants, le peuple kurde réclama son droit à l'indépendance. Droit qui lui fut reconnu, le 10 août 1920, au Traité de Sèvres (section III, articles 62 et 64). Mais, malheureusement pour le peuple kurde, le Traité de Sèvres resta lettre morte. Les intérêts stratégiques et pétroliers des grandes puissances en décidèrent

autrement. En 1923, l'accord de Sèvres fut remplacé par le Traité de Lausanne, qui ignora les aspirations kurdes. Loin d'apporter la liberté et l'indépendance, le nouvel ordre international écartela davantage encore la patrie des Kurdes: une partie du Kurdistan fut rattachée à la République de Turquie (établie sur le reste de l'Empire ottoman), une partie à la Syrie et l'autre à l'Irak, Etats récemment créés par la France et l'Angleterre. Quant aux Perses, le Britanniques les aidèrent à garder jalousement les régions kurdes. Ils y avaient déjà découvert de riches gisements de pétrole et s'approprièrent à les exploiter.

EN TURQUIE

LES KURDES N'EXISTENT PAS

Durant les pourparlers de la conférence de Lausanne, Ankara s'était efforcé d'apaiser les Kurdes, allant jusqu'à leur laisser entrevoir la constitution d'un Etat fédéral turco-kurde. Mais, le Traité de Lausanne signé, Mustafa Kemal – un des anciens Jeunes Turcs, devenu président de la nouvelle République turque — ne tarda pas à violer ses promesses et ses engagements contractuels. Il ordonna la fermeture des écoles kurdes et l'arrestation des patriotes et personnalités influentes. Les persécutions recommencèrent et des mesures draconiennes furent appliquées dans le Kurdistan. Les Kurdes se révoltèrent. Mais, dépourvus d'aide et de soutien, ils furent massacrés. « Le Kurdistan fut dévasté par le fer et par le sang », écrivait alors Armstrong dans son livre « Mustafa Kemal ».

Après l'impitoyable répression des insurrections, le gouvernement d'Ankara élaborait la doctrine de l'inexistence du peuple kurde. On ne désigna plus les Kurdes de Turquie que par la fameuse expression de « Turcs montagnards ». Ainsi, le fait de se dire Kurde devint un crime impardonnable. On prit des mesures contre ceux qui parlaient le kurde.

« La seule nation turque est en droit de revendiquer des droits ethniques dans ce pays; aucun autre élément n'en a le droit », disait le Premier ministre Ismet Inonu, en 1930.¹ Malgré cette politique raciste de terreur, de déportations et de massacres, les gouvernements successifs de la République turque n'ont réussi ni à exterminer ni à turquiser les Kurdes. Ces dernières années, l'éveil nationaliste a pris une telle ampleur parmi la jeunesse kurde que l'armée turque est à nouveau entrée dans la vie politique, jusqu'à déclarer l'état de siège et à soumettre les régions kurdes à la merci de la soldatesque. Aujourd'hui, les tribunaux militaires sont en train de juger des milliers d'intellectuels kurdes coupables de s'être dits Kurdes. Ils sont menacés de 10 à 15 ans de prison.²

¹ Journal turc « Millet », 30 août 1930.

² Journal turc « Cumhuriyet » des 11 et 15 novembre 1971.

EN IRAK

UNE CERTAINE AUTONOMIE

Et comment sont traités les Kurdes d'Irak ? En 1918, le Kurdistan irakien, dit le Kurdistan du sud, fut occupé par la Grande-Bretagne. Afin de préserver leurs intérêts pétroliers, les Anglais n'hésitèrent pas à l'annexer à la partie arabe de l'Irak et créèrent un Etat unifié sous l'égide de l'émir Fayçal. Toutefois, cette annexion ne se fit pas sans conditions. Les gouvernements britannique et irakien s'engagèrent à accorder l'autonomie au peuple kurde et à respecter ses droits. Dans ce pays aussi, les engagements ne furent pas honorés. Le peuple kurde y fut soumis à une politique de frustration et d'oppression. Devant cette situation, les Kurdes furent contraints de s'insurger. Et, de 1919 à 1945, sept révoltes se succédèrent. Toutes furent réprimées par l'intervention massive de la « Royal Air Force » britannique.

La dernière révolte kurde en Irak eut lieu en 1961, sous la dictature d'Abdulkerim Kassef. Malgré la destruction du pays par les armées irakiennes munies d'armes les plus modernes, les Kurdes réussirent à les tenir en échec. Le 11 mars 1970, les autorités de Bagdad cessèrent les hostilités et reconnurent l'autonomie des régions kurdes.

De belles promesses écrites...! Aujourd'hui, Bagdad tergiverse pour appliquer à la lettre les accords historiques de 1970 et cherche à provoquer les Kurdes. Ainsi, le 29 septembre 1971, Mustafa Barzani, le chef légendaire des Kurdes d'Irak, échappa de justesse à un attentat diabolique tramé par les dirigeants irakiens. Quoi qu'il en soit, la position acquise par les Kurdes d'Irak est très solide et ne risque pas facilement d'être ébranlée. Même si une nouvelle alliance tripartite turco-irano-irakienne se formait.

EN IRAN

LA DÉMOCRATIE POUR TOUT LE PAYS

Depuis le XVI^e siècle, les Kurdes de Perse étaient représentés par deux grandes principautés semi-indépendantes: l'Ardelane et le Loristan, et un certain nombre de khanats. Ils dépendaient du pouvoir central par une vassalité plus nominale que réelle. Des villes comme Sinneh, Kirmanshah et Saoudj-Boulak constituaient des centres de culture kurde, littéraires et artistiques. Vers la fin du XIX^e siècle, la famille régnante des Khadjars, renforçant le centralisme de l'Etat, mit fin à la semi-autonomie des régions kurdes. Alors, les Kurdes de Perse,

¹ Au moment où ce livre est sous presse, la guerre bat de nouveau son plein au Kurdistan d'Irak.

eux aussi, furent obligés de recourir aux armes pour retrouver leur liberté et préserver leur entité. Et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, plus de dix révoltes kurdes éclatèrent dans le Kurdistan persan, aujourd'hui iranien.

En 1941, lorsque les armées alliées entrèrent en Iran, les Kurdes trouvèrent le moment propice pour libérer leurs régions de l'emprise de Téhéran. Il leur fut même possible de jeter les bases d'une petite république autonome, dans la région de Mahabad. Ce mouvement ne pouvait pas rester ignoré des puissances qui s'intéressaient à cette zone.

En 1947, elles aidèrent l'Iran à détruire la République de Mahabad. Et Kazi Mohamed, président de la République, ainsi qu'une centaine de ses collaborateurs furent assassinés sans aucune forme de procès.

Aujourd'hui, Téhéran s'efforce d'entraver la conscience nationale kurde par l'idéologie paniraniste. Cette idéologie considère l'ensemble des peuples iraniens, dont le peuple kurde, comme une seule nation. Elle prétexte des réalités scientifiques comme la proximité linguistique du kurde et du persan et les rapports ethniques et historiques entre les deux peuples. Mais la jeunesse kurde ne se laisse pas convaincre par ces balivernes. Organisée par le Parti démocratique kurde, elle lutte pour l'autonomie des régions kurdes dans le cadre de l'Etat iranien. Et pour l'instauration de la démocratie dans tout le pays.

EN SYRIE

PAS L'ÉCOLE MAIS L'ARMÉE

Jusqu'à l'arrivée au pouvoir des militaires, les Kurdes de Syrie vivaient en bons termes avec la majorité arabe du pays. Des Kurdes siégeaient au Parlement de Damas, des hauts fonctionnaires occupaient des postes au gouvernement et des officiers servaient dans l'armée. Bien qu'on ne leur permit pas d'avoir leurs écoles, les Kurdes avaient le droit de publier des livres et des périodiques en kurde.

Tout changea avec les coups d'Etat militaires et surtout avec l'apparition du parti Baas. Le nationalisme arabe devint exacerbé et prit une tournure raciste, d'inspiration nazie et fasciste. Après 1958, les régimes successifs de Syrie se firent un devoir de s'attaquer violemment aux Kurdes. Les officiers, fonctionnaires, professeurs et instituteurs kurdes furent impitoyablement licenciés. Toute publication en kurde fut prohibée. Les Kurdes contrevenant à cette politique furent sauvagement torturés, incarcérés pendant des années et exilés.

Dans les régions kurdes de Djézireh, on élaborait même un plan diabolique visant à arracher la terre aux paysans kurdes et à les déporter à l'intérieur du pays. La nationalité syrienne fut retirée à des dizaines de milliers de Kurdes. Leurs enfants furent privés du droit à l'instruction. Mais, étrange paradoxe, lorsqu'ils atteignent l'âge d'accom-

plir le service militaire, ces « apatrides » se voient immédiatement mobilisés dans l'armée et envoyés sur le front syro-israélien.

Comme on le voit, le problème kurde est particulièrement dramatique. Aujourd'hui, tandis que les organisations internationales se taisent, au nom de la sacro-sainte intégrité de leurs Etats-membres, le peuple kurde poursuit une lutte quotidienne et difficile. Une lutte pour survivre et retrouver sa dignité humaine.

Selon un article de Nouredine ZAZA publié dans l'hebdomadaire suisse « Construire ».

N. Z.

TABLE

PAGE

- 5. Préface
- 9. Contes
- 11. Le Chien et l'Homme
- 15. La Flûte de Tchéko
- 21. La Tombe Blanche
- 23. La légende de Bingol
- 25. Pivaz et Siro
- 31. Siyamend de Silivan
- 40. Le Dieu et le Fusil
- 43. Poèmes
- 45. Le Paysan
- 45. Hymne à l'amour
- 46. La déclaration d'une fiancée
- 47. Canip Yildirim
- 49. Poèmes populaires
- 52. Ma chère mère
- 53. Notice historique

*Achevé d'imprimer
le 25 septembre 1974
sur les presses
de la Tipo-Offset MUSUMECI
à Aoste
(Italie)*

Ces contes et ces poèmes sont un reflet de l'âme kurde mais aussi un document.

La nation kurde, riche de seize millions d'âmes au moins, est écartelée entre la Turquie (8 millions), l'Iran (5 millions), l'Irak (2 millions 1/2), la Syrie (500 000) et l'Arménie soviétique (300 000).

Nulle part, les Kurdes (peuple d'ethnie indo-européenne) n'ont le droit de disposer entièrement d'eux-mêmes. Ou ils sont en armes, comme en Irak, pour jouir de leurs droits, ou ils sont soumis à une politique directe d'assimilation forcée, comme en Turquie, en Syrie et en Iran.

Ce peuple mérite qu'on entende sa voix.